



École  
nationale  
des  
chartes

DISCOURS DE MICHELLE BUBENICEK

## CÉRÉMONIE DE REMISE DES INSIGNES CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR

18 OCTOBRE 2017

Un grand merci à vous, Monsieur le secrétaire perpétuel, Cher Michel Zink, de m'avoir fait l'honneur d'accepter de me remettre, au nom du président de la République, ces insignes de chevalier de la Légion d'honneur. Je vous en suis très reconnaissante, ainsi que pour les compliments que vous m'avez adressés, à titre personnel et pour mon action à la tête de l'École. Les liens particuliers qui unissent l'École des chartes à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, ainsi que le goût du Moyen âge que nous partageons tous deux, goût pour son histoire et sa littérature, dont vous êtes l'un des plus éminents spécialistes, me rendent d'autant plus chère cette remise, par votre intermédiaire.

C'est, en effet, le goût du Moyen Âge qui m'a menée vers l'École des chartes. Un goût pour le Moyen Âge dont sont certainement en partie responsables un père universitaire, philologue et romaniste, et une mère grande lectrice, professeure de lettres classiques. J'ai ainsi connu une enfance et une adolescence bercées par l'érudition et l'amour de la littérature ; des week-ends et des vacances en France et en Europe, fréquemment occupés par de longues promenades, à travers villes et villages, à la recherche de tel calvaire, de telle petite église, de telle forteresse, voire de tel donjon ayant eu le bonheur d'abriter un jour tel copiste d'un manuscrit conservé à la Bibliothèque nationale ou à la Bibliothèque de l'Arsenal... Ces pérégrinations parfois aventureuses – je me souviens en particulier de certain cheminement dans le crépuscule naissant à la recherche des « traces » archéologiques difficilement repérables d'un donjon du XV<sup>e</sup> siècle – ont sans nul doute éveillé ma curiosité en direction de cette belle période, vaste, touchante et lumineuse, qu'est le Moyen Âge. Le Mont-Saint-Michel, la Chaise-Dieu, Sainte-Foy de Conques, mais aussi l'Italie, la Flandre..., la liste de ces contacts précoces et marquants avec les traces du passé, notamment médiéval, serait longue, et je reste aujourd'hui encore, je l'avoue, un peu moins sensible à l'architecture classique, si noble et grandiose soit-elle, qu'à une humble ruelle bordée de façades à encorbellements, ou à une nef romane ou gothique...

Ce goût du Moyen Âge, c'est sans doute aussi l'amour de la littérature qui l'a renforcé. Grand amateur de littérature du XIX<sup>e</sup> siècle, et notamment de littérature balzacienne, j'ai en effet longtemps hésité, au moment de choisir un parcours au sortir du, entre littérature et histoire, pour finir par opter pour l'histoire.

À moins d'avoir un père, une mère ou un membre de sa famille chartiste(s), pour les jeunes générations, l'École des chartes était et demeure encore aujourd'hui une grande école prestigieuse, mais un peu confidentielle ; tel n'était cependant pas mon cas, bercée que j'avais été, dès l'enfance, par les noms de grands historiens ou philologues chartistes. Je savais que c'était



*Membre du campus Condorcet*

65, rue de Richelieu  
F-75002 Paris  
T +33 (0)1 55 42 75 00  
communication@enc-  
sorbonne.fr  
Bibliothèque  
12, rue des Petits-Champs  
F-75002 Paris  
T + 33 (0)1 55 42 88 69  
bibliotheque@enc-  
sorbonne.fr  
www.enc-sorbonne.fr

l'École qu'il fallait faire, lorsque l'on souhaitait s'occuper d'histoire et de Moyen Âge ; qu'il s'agissait aussi d'une école de l'érudition, ce qui ne me rebutait pas non plus, car, pour paraphraser le poète Max Jacob, j'avais déjà le sentiment que « l'érudition est bien loin d'être un mal, (qu') elle agrandit le champ de l'expérience, et (que) l'expérience des hommes et des choses est la base du talent ». Je décidai donc de préparer les Chartes et quittai, à l'âge de 17 ans, ma ville natale de Nantes pour Paris et le lycée Henri IV. La prépa à « H. IV » – comme on disait alors, comme on dit toujours du reste, je crois –, fut l'occasion de plonger avec émerveillement dans un programme d'histoire enfin exhaustif, comme de nouer, pour la vie, de solides amitiés ; certains de ces amis sont présents ce soir, je les en remercie du fond du cœur, à commencer par Nicolas Buat, mon vieux complice dès les bancs du lycée Henri IV, qui a accepté, depuis le 1<sup>er</sup> décembre dernier, la lourde tâche de la direction des études de cette institution : merci à toi Nicolas, d'avoir bien voulu tenir la barre du navire des études chartistes, avec l'intelligence, la volonté et la subtilité qui te caractérisent.

Une fois franchi le seuil du concours d'entrée, mon parcours d'études à l'École des chartes fut lui aussi, à tous points de vue, un enchantement : découverte émerveillée de nouvelles matières – paléographie, diplomatique, histoire du livre, philologie, codicologie, difficile de les citer toutes... – grâce à des professeurs passionnés, dont certains sont présents ici ce soir, et que je remercie pour leur enseignement passionnant et convaincant. Qu'il me soit aussi permis d'évoquer ici les figures directoriales d'Yves-Marie Bercé et d'Emmanuel Poulle, qui fut, en même temps que notre directeur, notre professeur de paléographie : grand savant, directeur et professeur exigeant, personnalité impressionnante, mais également, comme nous eûmes rapidement l'occasion de nous en rendre compte, profondément humaine. Le temps de l'École fut donc celui d'une découverte heureuse, voire d'un éblouissement au moment de s'immerger très rapidement, tous atouts en main, dans l'univers de la recherche historique, puisque l'École, comme chacun sait, a dès l'origine tenu à former et continue de former ses élèves par la recherche, en exigeant d'eux, pour l'obtention de leur diplôme d'archiviste paléographe, la rédaction d'une thèse composée à partir de sources inédites, thèse qui constitue à l'évidence le « chef-d'œuvre » du jeune chartiste.

Cette première recherche, déterminante pour la suite de mon parcours scientifique, je l'ai menée dans le domaine de l'histoire politique et sociale de la fin de la période médiévale, en m'intéressant au parcours d'une héritière, Yolande de Flandre, comtesse de Bar et dame de Cassel. Sujet arrêté, si j'ose dire, « à l'instinct », puisqu'il correspond à plusieurs centres d'intérêt qui constituent encore aujourd'hui mes « obsessions scientifiques » : la place et le rôle des femmes dans la sphère publique, et plus généralement, les problématiques de gouvernance, dont une qui m'est particulièrement chère, celle de la résistance et de la rébellion comme prisme d'analyse des modèles de sociétés politiques. Rédiger cette première thèse d'École fut un bonheur de chaque jour, en même temps que l'occasion d'une prise de conscience : je réalisai qu'il allait m'être difficile, une fois achevée la thèse d'École, de ne pas continuer à chercher, à débusquer, déchiffrer, scruter, analyser ces parchemins, ces feuillets de papier, à la fois traces et témoins matériels des

actions de nos prédécesseurs, et aujourd'hui encore, à chaque fois qu'il m'est donné d'ouvrir une liasse ou un carton, je ressens – intacte- cette vive émotion, unique, qui est celle de la sensation de transmission que procure le contact avec le document ancien.

Vous l'aurez compris, c'est l'attachement profond à cette belle École, à qui je dois ma première formation à l'érudition et à la recherche, qui a, bien plus tard, motivé le désir d'y revenir, afin cette fois de la servir, comme d'y servir les élèves et les étudiants qui s'y instruisent et qui l'animent. Je suis en effet plus que jamais persuadée de son immense utilité, pour continuer à former, de manière originale et unique dans le monde, de futurs professionnels du patrimoine et de la recherche, rompus à la critique des sources et à leur exploitation scientifique la plus rigoureuse.

Avant que de revenir à l'École des chartes, mon parcours professionnel fut cependant riche et divers, mais toujours guidé, il me semble, par le fil conducteur exigeant de la recherche.

Le diplôme d'archiviste paléographe une fois obtenu, et après 18 mois de scolarité sur les bancs d'une toute jeune institution qui s'appelait alors l'École nationale du patrimoine, je débutai ma carrière professionnelle, comme conservateur spécialité « archives », à la direction des archives de France, service technique. Alain Erlande-Brandenburg, qui venait d'être nommé directeur des archives de France, avait en effet pour souhait de créer, au sein du service technique, alors dirigé par Rosine Cleyet-Michaud, un nouveau « département », chargé de la coordination des actions touchant à la conservation matérielle et à la restauration des documents d'archives. Un poste de conservateur, profilé dans cette perspective, fut alors ajouté à la liste des ceux qui furent proposés au sortir de l'École nationale du patrimoine. Je fis acte de candidature ; je fus retenue ; j'y passai quelques années. Ce fut mon premier contact avec l'administration centrale – et, en l'occurrence, le Ministère de la Culture, de même que l'occasion d'une découverte approfondie du vaste réseau des collègues archivistes œuvrant au sein des ministères, des archives départementales, des archives municipales... Un poste extrêmement riche par la multitude des contacts offerts, riche également par son contenu : il s'agissait certes de restauration matérielle des documents, mais aussi de conservation préventive, quand cette dernière discipline constituait alors, il faut le souligner, un domaine encore relativement balbutiant en France. L'un des buts du poste consistait ainsi à développer largement ce type d'approche, en s'inspirant, notamment, de l'expérience canadienne ; à produire également les premières normes techniques de la direction des archives de France en matière de restauration et de reliure des documents d'archives, ce qui fut fait à l'issue d'un groupe de travail de deux ans. Mais dans la mesure où ces problématiques rejoignaient aussi celles de la construction de bâtiments propres à la conservation, j'héritai également, tout conservateur novice que j'étais, d'une partie du suivi en centrale des dossiers de construction des nouveaux bâtiments d'archives en cours...

Je retiendrai de cette belle période, extrêmement formatrice, deux aspects principaux : l'immersion dans la grande famille des conservateurs, notamment des archivistes, avec lesquels les liens de l'École sont extrêmement

étroits – et il m'est agréable de saluer ce soir M. le directeur chargé des archives de France et madame la directrice des Archives nationales, cher Hervé Lemoine, chère Françoise, chers collègues archivistes, merci de me faire l'amitié de votre présence... De ces années passées en direction centrale du Ministère de la Culture, je garde aussi le goût des projets collectifs, certes parfois difficiles à mettre en place, mais dont la réalisation une fois achevée procure une immense satisfaction.

Cette première phase professionnelle, riche et variée, m'a laissé un très bon souvenir, renforcé par les amitiés nouées lors de cette période : certains des collègues de l'époque sont, du reste, présents ce soir et je les en remercie du fond du cœur : Rosine Cleyet-Michaud, alors mon chef de service, Christine de Joux, Bruno Galland, Philippe Barbat ; cher Philippe, j'ai plaisir à me souvenir que tu as, tout comme moi, débuté ta carrière au service technique de la direction des archives de France.

J'ai évoqué tout à l'heure le fil conducteur qu'a toujours constitué pour moi la recherche : ce fil n'a pas été rompu lors des années passées en administration centrale, bien au contraire, puisqu'en parallèle de mon poste de conservateur au profil plutôt technique, j'ai rédigé, puis soutenu en 1998, à l'Université de Paris I, une thèse de doctorat d'histoire, et assuré, dans l'intervalle, quelques charges de cours à Paris I, puis à Paris XIII, sous l'autorité du Professeur Jacques Verger, qui y enseignait alors l'histoire du Moyen Age. Cher Jacques Verger, cette première expérience de l'enseignement universitaire à vos côtés fut suffisante pour me donner l'envie de candidater, au printemps de 1999, aux postes de maîtres de conférences mis au concours : je fus alors élue à Besançon, à l'Université de Franche-Comté, inaugurant ainsi, à la rentrée de septembre 1999, un parcours d'enseignement bisontin de dix-sept années, comme maître de conférences, puis comme professeur et, durant un temps, directrice du département d'histoire.

Cette recherche personnelle, à laquelle je demeure extrêmement attachée, j'ai pu dès lors la poursuivre, toujours en lien avec l'Université de Paris 1, mais cette fois, dans le cadre de l'Université de Besançon, en découvrant la richesse des archives bourguignonnes liées à cette formidable construction politique inédite que fut l'État bourguignon, construction qu'il m'apparut nécessaire de saisir, non plus tellement dans son volet nordique, assurément le plus connu en raison des multiples travaux portant sur les Flandres, mais dans son cadre « méridional », celui des deux Bourgogne, l'une, française et l'autre, impériale. Ces nouveaux dépouillements d'archives, en même temps qu'ils donnèrent lieu à plusieurs travaux et à un dossier d'HDR, ont bien évidemment nourri aussi mon enseignement de licence, de master, ainsi que le séminaire pluridisciplinaire d'histoire et d'archéologie, animé durant un temps, à Besançon, en partenariat avec mon collègue et ami historien de l'art, Philippe Plagnieux ; cher Philippe, tu sais combien j'ai été heureuse, une fois nommée à la direction de l'École, de t'y retrouver, certaine que cette nouvelle proximité nous permettrait à nouveau de bâtir, comme du temps de Besançon, des projets communs.

Je n'oublie pas non plus tout ce que je dois à la fréquentation assidue des

séminaires et groupes de travail parisiens, toujours éminemment stimulants, des Professeurs Claude Gauvard et Jean-Philippe Genet, que je remercie vivement pour leur présence ici, ce soir. Je garde également bien présent à l'esprit à quel point m'ont été nécessaires et utiles, sur les diverses thématiques de la construction de l'État, les passionnantes discussions que j'ai pu avoir avec le Professeur Albert Rigaudière, en une longue conversation qui ne s'est, pour ainsi dire, jamais interrompue : cher Albert Rigaudière, permettez-moi de vous remercier pour l'aide précieuse que vous avez tout récemment apportée à l'École des chartes, en acceptant de présider, au mois de juin dernier, les jurys de soutenance des thèses des archivistes paléographes de la promotion 2017.

Durant mes années d'enseignement à Besançon, je me suis efforcée de transmettre aux jeunes générations le goût de l'histoire, à commencer par celui du Moyen Âge, de même que d'éveiller chez chacune, chez chacun d'entre eux, l'esprit critique nécessaire à l'historien, comme au citoyen. Il est évident que cet esprit critique s'acquiert de prime abord, chez l'historien, par la connaissance fine des traces que nous a léguées le passé, et dans ce domaine, l'enseignement reçu à l'École est unique et d'une incomparable utilité. De la Licence au Master, mon enseignement a ainsi toujours privilégié l'étude précise des sources, des conditions de leur production, de leur support matériel, comme de leur contenu, étude que j'ai essayé de rendre plus concrète encore grâce aux visites régulières organisées aux archives départementales ou à la bibliothèque municipale toute proche, puisqu'en sortant de la Faculté des lettres, il suffisait pour s'y rendre de traverser la place, puis le palais Granvelle, jadis demeure du cardinal-ministre de Charles Quint... J'y fus toujours, du reste, extrêmement bien accueillie par les collègues archivistes ou bibliothécaires.

D'une manière générale, ma formation chartiste fut également précieuse, pour orienter, vers les carrières de la conservation du patrimoine, dont celle des archives, de jeunes étudiants historiens qui n'auraient peut-être pas pensé, de prime abord, à ce type de carrière, souvent peu connues du grand public.

De ces années d'enseignement et de recherche, je retiens la satisfaction liée à la belle mission qui est celle de la transmission de la connaissance, les échanges toujours riches avec les étudiants et les collègues enseignants-chercheurs – et ils sont nombreux ici ce soir –, et peut-être surtout, l'immense responsabilité qui est la nôtre, à nous, enseignants-chercheurs et chefs d'établissement : celle de passeurs de savoir ayant certes le souhait de délivrer les connaissances les plus précises possibles, mais attentifs tout autant à ne pas décevoir la confiance dont nous honorent les élèves ou les étudiants qui nous ont choisis, pour bâtir leur avenir, plus particulièrement encore dans le cadre d'un travail de master ou de doctorat. À l'École des chartes également, je souhaite être digne de cette confiance, et c'est cette même exigence de service qui m'anime à la direction de l'École : service de l'institution, service des élèves, des étudiants et des professeurs, s'agissant notamment de la réforme entamée de la scolarité des futurs archivistes paléographes ou de celle, à venir, du très beau Master Technologies numériques appliquées à l'histoire.

Quelques mots, enfin, pour évoquer brièvement la tâche qui est aujourd'hui la mienne, à la tête de cette belle institution qu'est l'École nationale des chartes. Je sais que je prends la suite de directeurs remarquables et efficaces, et il m'est particulièrement agréable de retrouver ce soir Anita Guerreau et Jacques Berlioz, dont les conseils, à l'heure de prendre en main l'établissement, m'ont été extrêmement précieux. Tâche difficile, en effet, mais ô combien passionnante que celle qui consiste à diriger une Grande École qui a beaucoup évolué durant ces dernières décennies, et continue de se transformer et de s'adapter, comme elle a toujours su le faire, dans le contexte historique inédit qui est celui de la mutation de l'enseignement supérieur français. L'École des chartes a ainsi choisi de relever le défi de la mondialisation au sein de trois cercles qui sont ceux de l'Université intégrée Paris-Sciences-Lettres, du Campus Condorcet et de l'espace Richelieu-bibliothèques, musée, galeries, tous trois en cours de construction et de consolidation : un grand merci à vous, monsieur le président de Paris-Sciences-Lettres, cher Alain Fuchs ; à vous, monsieur le président du Campus Condorcet, cher Jean-Marc Bonnissieu, de me faire l'honneur de votre présence ce soir. Merci à vous aussi, chers collègues, chefs d'établissements et enseignants-chercheurs de Paris-Sciences-Lettres, qui me faites l'amitié d'être là ce soir : en vous côtoyant de façon quasi hebdomadaire, dans le cadre des comités de pilotage de la ComUE, depuis mon arrivée à la tête de l'École, j'ai pu mesurer personnellement à quel point l'appartenance à Paris-Sciences-Lettres est tout d'abord tangible à travers le soutien, réel, que ses membres peuvent s'apporter mutuellement.

Dans la tâche difficile mais motivante qui est désormais la mienne, je suis également appuyée, à l'intérieur de l'École, par ses deux conseils, conseil scientifique et conseil d'administration : monsieur le président du conseil d'administration, cher Louis Gautier, permettez-moi de vous dire toute ma reconnaissance pour votre appui toujours bienveillant ; mesdames et messieurs les membres du conseil scientifique et du conseil d'administration de l'École, soyez remerciés pour votre soutien et vos avis, toujours précieux à l'heure d'arrêter les choix décisifs pour l'avenir de l'École.

Qu'il me soit permis à présent de remercier chaleureusement celles et ceux qui partagent mon quotidien à l'École, une équipe remarquablement soudée et dévouée, celle des professeurs et des membres de l'équipe administrative, dont je mesure chaque jour toute l'implication et tout l'attachement à notre belle École : rien de ce qui a pu être accompli jusqu'à aujourd'hui, de même que tout ce qui nous reste à bâtir n'aurait été, ni ne sera possible sans vous ; de cela, soyez tous profondément remerciés.